

moi les billets, et je vous en serai toute ma vie reconnaissant.

—Votre reconnaissance, c'est beaucoup, monsieur Patoche, et certes je serai fier de l'avoir méritée.

Et Smith soupira à son tour. Puis, continuant l'antienne de tout à l'heure :

—Mais les temps sont durs, les affaires sont mauvaises. Vous ne pourriez croire quelle peine on éprouve à gagner sa vie ! Le krach nous a tués, nous autres financiers.

—A qui le dites-vous, monsieur Smith. Voici quinze billets de mille francs. Veuillez vérifier si le compte y est.

—Ne pensez-vous pas que j'aurais le droit de vous demander un léger bénéfice ? Oh ! je ne veux pas abuser de la situation. Je suis un honnête homme. Mais cette fin de siècle est terrible aux malheureux. Ah ! les pessimistes ont bien raison.

—Comment donc, monsieur Smith, disait Patoche après un silence, avec le plus grand plaisir. Ce sera justice.

—Alors, combien ?

—Mon Dieu, dit Patoche, hésitant, si vous croyez que pour vingt mille, c'est une épingle de cinq mille francs, en somme, et c'est fort joli, n'est-ce pas ?

Smith tournait l'œil droit vers César. Celui-ci, debout contre une haute glace, y marquait du bout de son doigt le chiffre invisible de 25,000 francs. Et Smith, imperturbable :

—Vingt ? Je ne vous cacherais pas, monsieur Patoche, qu'il y a acheteur à vingt-cinq.

—Qui donc ? fit le misérable, brusquement.

—Personne. Je plaisante. C'est une manière de vous indiquer mon prix.

—Je vous en offre trente mille, monsieur Smith.

Sur la glace, César écrivit silencieusement un majestueux cinquante mille. Et poli, se retenant pour ne pas se frotter les mains, Smith disait :

—Il y a à prendre à cinquante, monsieur Patoche !

—Vous n'y pensez pas, monsieur Smith.

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

—Mais qui donc aurait intérêt ?

—C'est une façon de parler, je vous le répète, pour vous faire comprendre que je ne lâcherai pas ces trois billets, qui tous les trois peuvent vous conduire en cour d'assises, pour moins de...

Il s'arrêta, regardant Patoche, regardant l'oncle César :

—Combien ai-je dit ?

Patoche était atterré. Il sentait qu'il avait affaire à plus fort que lui. Cet homme le tenait. Il avait trouvé son maître. Il coula vers lui un regard haineux, sanglant. Smith se mit à rire :

—Peste ! dit-il, vous ne semblez pas de bonne humeur.

Patoche devenait fou, la folie du meurtre ! Ce simple mot lui rendit sa présence d'esprit.

—Mais enfin, monsieur, dit-il, fixez-moi un prix définitif sur lequel vous ne surenchérez plus, que je sache du moins à quoi m'en tenir. Je ne suis pas riche, monsieur, il s'en faut de beaucoup. Ainsi que vous-même le disiez il n'y a qu'un instant les affaires sont pénibles. On a beaucoup de peine à joindre les deux bouts. Cinquante mille francs, c'est toute ma fortune, tout l'argent dont je puis disposer. Je ne pourrais ajouter un sou de plus. Songez aussi que cette fortune je la sacrifie par bonté de cœur, par dévouement pour un membre de ma famille, et qu'au besoin je pourrais abandonner ce parent à son mauvais sort en le laissant se tirer de là comme il le pourra.

—Ce parent vous touche de près ? fit Smith.

Patoche ne répondit pas. Il se sentait deviné. Depuis quelques minutes, il remarquait le singulier manège de Smith qui semblait, de temps à autre, s'adresser dans le cabinet voisin à une troisième personne invisible. Il remarquait également l'obstination de Smith à ne pas quitter la porte qui communiquait d'un cabinet dans l'autre.

Patoche s'était mis à se promener à grands pas, s'éloignant et se rapprochant de Smith, à chaque fois qu'il s'en rapprochait, essayant de jeter un coup d'œil dans la pièce voisine, pour confirmer ses soupçons. Mais le banquier ne bougeait pas et l'empêchait de voir.

L'oncle devant la glace où il écrivait du doigt ses surenchères, fort de son énorme fortune, et dé-

cidé à triompher, dut-il, cette fortune, la sacrifier tout entière, l'oncle, debout, sérieux, attendait patiemment la fin de cette scène singulière. Patoche sentait vaguement un péril, et ce péril était pour lui d'autant plus redoutable qu'il ne savait pas d'où il venait. Il entendait la menace sans savoir qui le menaçait.

—Enfin, monsieur Smith, dit-il, tout ceci, je l'espère, est une comédie, et elle a assez duré. Il me faut ces billets. Vous ne pouvez abuser ainsi d'un malheureux garçon qui dans un moment d'imprudence...

Il n'acheva pas et porta son mouchoir à ses yeux. Smith souriait.

—Finissons-en, je ne demande pas mieux.

—Votre dernier prix ?

Smith tourna la tête vers l'oncle César. Mais celui-ci ne bougeait pas. Il ne voulait pas faire de surenchères. Il attendait les offres de Patoche pour, immédiatement, offrir davantage. Pendant ce temps là, Patoche pensait :

—J'irai au besoin jusqu'à cent mille francs. C'est Mme de Cheverny qui payera. Il me faut ces billets ou je suis perdu.

Smith, de plus en plus guilleret, disait doucement :

—Que diriez-vous de soixante mille francs monsieur Patoche ?

—Soit, fit le misérable d'une voix sourde.

Sur la glace, l'oncle César marqua : soixante-dix.

—Que diriez-vous de soixante-dix ? fit Smith imperturbable.

—C'est un vol, un vol, monsieur, fit Patoche avec rage.

—Qu'en diriez-vous ?

—Soit. Soixante-dix, mais pas un centime de plus.

L'oncle écrivit du bout de l'index : quatre-vingt mille.

—Que diriez-vous de quatre-vingts ? interrogeait le banquier.

—Vous êtes un misérable, un misérable ! hurla Patoche.

Il s'élança vers Smith, les poings fermés, pendant toute prudence. Le banquier avança le doigt vers une sonnerie électrique.

—Un pas de plus, une injure, et je vous envoie au dépôt.

Patoche s'arrêta foudroyé. Il essuya son front couvert de sueur. Le gredin tremblait. Devant Pontalès raide mort, le dos troué d'un coup de poignard, il n'avait pas eu même un frémissement. Mais cette fois il perdait la tête. Et d'une voix à peine distincte :

—Monsieur Smith, par pitié ! Je ne vous ai jamais fait de mal, moi, je ne vous connaissais pas avant de venir ici. Nous ne nous étions jamais rencontrés, par pitié, donnez-moi ces billets. Ne punissez pas de cette façon un moment d'égarement, une minute de folie. Monsieur Smith, vous me ruinez, vous me mettez sur la paille, monsieur Smith, dans trois jours, je vous apporterai cent mille francs, oui, cent mille francs, tout ce que je peux emprunter, je le jure, mais promettez-moi de ne pas vous dessaisir de ces billets.

Smith parut réfléchir. Il ne réfléchissait pas, mais ses petits yeux en dessous allaient consulter la grande glace du cabinet de Jacobson. L'oncle impassible, sans émotion apparente écrivit :

—Cent cinquante !

—Mon dernier mot, fit Smith, s'adressant aussi bien à Patoche qu'à l'oncle César, mon dernier mot, le voici : Je veux deux cent mille francs.

Patoche tomba dans un fauteuil, presque évanoui. Certes, il eût tué Smith comme il avait tué Pontalès, s'il avait été sûr de l'impunité. Mais le banquier avait toujours la main tendue vers le bouton de la sonnette électrique. Une simple pression de la main, et les garçons de bureau accourraient avant qu'il eût le temps de s'esquiver. Non, c'était impossible. Il se releva chancelant, la figure décomposée :

—Tant pis pour mon malheureux parent, dit-il ; je ne puis vous donner pareille somme. Je vous adresserai cependant une prière. Les billets n'arrivent à échéance que fin septembre. Voulez-vous me promettre de ne pas vous en dessaisir jusque-

là. Voulez-vous ? C'est bien peu de chose, ce que je vous demande.

—Soit ! dit Smith, après un geste de l'oncle.

—C'est convenu ?

—Et si d'ici là je vous apporte la somme ?... Vous me rendez les billets ? Vous me le promettez ?

—Oui, seulement, si vous attendez jusqu'à l'échéance, je ne vous promets pas de ne point augmenter mes prétentions.

—Enfin, c'est toujours un délai ?

—Oui.

—C'est bien. Je vous remercie, M. Smith.

Il salua humblement, soumis, baissant les épaules et sortit. Quand Smith fut certain qu'il ne reviendrait pas, il ferma la porte, courut vers Routard et lui tendit les billets.

—Vous savez, dit-il, que je ne me crois pas engagé par ma promesse vis-à-vis de ce coquin ? Voici les billets.

—Et je vais vous faire compter deux cent mille francs, monchieur Chmith, à l'instant même.

Le banquier se frottait vigoureusement les mains.

—Bonne journée, monsieur Routard, bonne journée !

Et l'oncle, serrant les faux billets dans son portefeuille :

—Bonne journée pour moi également, monchieur Chmith !

XIV

C'était une bonne journée pour l'oncle César, en effet, mais le brave n'en était pas moins perplexe pour cela. A quoi cela lui servait-il, en somme, de savoir que ce Patoche était un misérable ? Cela le mettait sur ses gardes, voilà tout ; mais jusque-là, César ne savait rien de plus de la scène du cercle.

—En supposant même qu'il ait joué un rôle dans cette scène, réfléchissait-il, qu'est ce que cela prouverait ? Que Patoche est un sinistre gredin ? Mais je l'avais bien jugé du premier coup ! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est la raison qui a poussé Patoche à déshonorer Jacques, si tant est que le coquin est pour quelque chose dans ce déshonneur, ce qu'il me reste à apprendre.

Il fit payer à Smith, enchanté, les deux cent mille francs qu'il lui devait. Il serra dans son portefeuille deux cents autres mille francs. Ce portefeuille était énorme et il eût contenu tous les dossiers d'une étude de notaire. Après quoi il sortit. Mais il était rusé comme un singe, l'oncle César. Il réfléchit que fort probablement Patoche devait être rue de Richelieu, en train de quitter la sortie du personnage mystérieux dont il avait un moment soupçonné l'existence... de ce personnage qui avait poussé si loin la surenchère des billets faux.

Il savait que la Banque franco-américaine avait deux sorties, l'une par la rue de Richelieu, l'autre par la rue Vivienne. Il s'en alla par la rue Vivienne, regarda place de la Bourse s'il ne voyait pas la figure louche de Patoche et, sautant dans un fiacre qui passait, il se fit conduire boulevard Haussmann. Marjolaine y travaillait les yeux rouges à force d'avoir pleuré, car son Jacques était parti. Et il était parti pour Nancy avec de cruels pressentiments. Marjolaine partageait sa tristesse et son effroi. Elle était inquiète. L'oncle César ne lui rendit pas compte de ce qu'il venait de faire. Il était discret et quand il avait une affaire en tête, il ne prenait jamais de confident.

—Plus tard, plus tard, plus tard ! se disait-il. Ou je me trompe fort, ou il me semble qu'avec de la patience, j'apprendrai beaucoup de choses en me servant de Patoche.

Cependant il était de son devoir de la mettre en garde contre ce dernier, d'éveiller au moins sa défiance envers lui.

—Tu reçois toujours Patoche ? dit-il

—Depuis longtemps il n'est pas venu.

—Eh bien, ch'il se présente, fais-lui dire que tu es malade. Ne le reçois pas.

—Pourquoi ?